

3.3.

LIQUIDER L'HOMME UNE FOIS POUR TOUTES

Les philosophes connaissent la raison mais commencent seulement à découvrir l'intelligence. Annoncée par l'illumination ténébreuse des Lumières, l'intelligence en finit avec le délire de la suffisance de la raison. L'intelligence de la science et la science de l'intelligence ensemble déclare que ni la pensée ni le réel ne sont rationnel. La science aperçoit le réel tel un noumène indéchiffrable aux marges de l'intelligible, véhiculant l'information incompressible chiffrée par les nombres aléatoires de Chaitin. Irréductible, ce réel pointé par la science défait toute emprise raisonnable. Grondant dans les entrelacs quantiques de la matière, gargouillant aux lisières de l'informatique, surgissant aux limites du calcul, il demeure, comme les *Omeegas* de Chaitin, sans raison. L'intelligence du réel ne revêt la raison que comme une enveloppe provisionnelle.

Deux vecteurs de recherches mettent cette intelligence en relief: le cognitivisme, qui l'approche d'en bas ; l'hyperspéculation, qui l'exhume d'en haut.

Celui-là, cherchant la réalité de la raison dans la pensée déjà objectivée comme phénomène naturel, la dissout dans une codification de l'intelligence selon des processus informatiques, soit séquentiels, soit parallèles. Celle-ci, dans le sillage de Heidegger, tente de cerner le réel de la raison dans des conditions d'objectivation de plus en plus « primordiales », telle la transcendance finie tracée par l'*ekstase* temporalisante, et exhibe la disjonction entre la suffisance rationnelle de la pensée et sa donation originaire.

Le cognitivisme ébranle la confusion philosophique entre intelligence et raison. L'homme? Un singe malin. La « raison » louée ou diffamée par la philosophie? Une séries de stratagèmes véhiculant la ruse mammifère. L'humanité tombe sur l'intelligence par hasard de l'évolution. Impersonnelle, anonyme et désintéressée, l'intelligence trouve peut-être un support contingent dans le système nerveux mammifère, mais certainement pas son foyer. Les « normes » de la raison pure, autant que les intérêts du savoir biologique, lui sont parfaitement indifférents. Elle ne partage ni les fins de celle-la, ni les intérêts de celui-ci.

Affolée par la perspective de cette déterritorialisation de l'intelligence, l'orthodoxie transcendantale s'exténue à fabriquer des obstacles *a priori* contre la naturalisation d'un pouvoir de pensée qu'elle se borne à louer comme le propre de l'homme. Défenseurs de la Raison (critique, législative, normative); doyens du Sens (phénoménologique, pragmatique, propositionnel); partisans de la Vie (auto-affective ou anorganique) – les philosophes contemporains se partage entre un rationalisme conservateur, un herméneutisme libéral et un vitalisme gauchissant. Mais malgré leurs différences idéologiques, ils se réunissent dans le désir de maintenir l'honneur de l'homme face aux incursions philosophiques du « scientisme ».

Plus perspicace, celui-ci ne décèle dans ces surenchères philosophiques sur la Raison, le Sens, ou la Vie que des prétextes dissimulant des intérêts finalement biologiques. Mais même le cognitivisme n'est pas immunisé contre le

retour de ses propres refoulés transcendants. Son empirisme chaste, son innocence spéculative, le laisse en proie aux avances lubriques d'un transcendantalisme phénoménologique cherchant à l'initier aux délices de l'Intentionnalité, du Monde, et de la Chair. D'où les tentatives aussi prévisibles que désolantes de visser la pensée sur la chair du monde par le biais de l'intentionnalité, et d'intégrer les recherches cognitivistes dans un cadre spéculatif géré par « l'opinion prétendument supérieure » (*ur-doxa*) de la phénoménologie.

Mais l'intelligence n'est ni raisonnable ni sensée ni vécu. Il est temps pour les philosophes de choisir entre les raisonnements charnels et l'intelligence « excarnée ». Choisir celle-ci, c'est prévenir le geste d'auto défense par lequel les philosophes tentent d'effectuer une immunisation transcendantale de l'homme contre la contagion d'une intelligence visant à se libérer de son carcan humain. Le criticisme post-kantien demeure le plus grand obstacle à cette émancipation transcendantale de l'intelligence et à cette liquidation de la bête humaine programmée depuis l'aube noire des Lumières. Liquider l'homme pour libérer l'intelligence : tel est le programme hyperspéculatif qui détruira tout ce qui ralentit la dissolution de la bêtise mammifère

Contre la Raison, le Sens, et la Vie, contre l'apologie de l'humain qui les sous-tend, l'hyperspéculation doit mobiliser le non-individuel, l'impersonnel, le néant, le multiple, l'insignifiance, le réel-rien. Il s'agit d'opposer l'impersonnel à la vie et de revendiquer une destruction libératrice plutôt qu'une création béate ; d'affirmer le non-être de l'Un et l'insignifiance de l'être-multiple tout en abjurant le recours à un supplément évènementiel ; de revendiquer l'annihilation transcendantale selon une identité du néant qui n'a plus rien à voir avec le Dasein, la conscience ou l'homme.

Nous devons à François Laruelle les moyens théoriques permettant cette identification du néant. Néanmoins, nous ne pouvons accepter son identification du réel avec l'homme. Privilégier l'irrécusabilité du « Nom-de-l'Homme » au delà de la contingence occasionnelle des nominations du réel, c'est re-introduire un « désignateur rigide » supposé suffisant pour fixer l'essence du réel d'une façon finalement indiscernable de sa constitution par décision philosophique. De « je pense en dernière identité avec un réel déjà donné » à « ce réel de dernière identité est l'humain que je suis » il y a un saut aussi précipité qu'entre « je pense » et « je suis ». Ce saut enveloppe une décision : « je suis humain ». Mais que veut dire « être humain » étant donné que le réel radicalement immanent *n'est pas* ? Dire qu'on *se sait* humain en immanence radicale, c'est abuser du mot « savoir », réintroduire la pensée au sein de l'immanence et la rendre co-constituante de celle-ci, et finalement re-phénoménologiser – ce qui veut dire *substantialiser* – l'immanence réelle. Se savoir en réel n'implique pas qu'on se sache être ceci plutôt que cela, un homme plutôt qu'une chose. *On se sait (n')être rien*. Ce que je pense être n'a aucun privilège par rapport à l'identité d'un réel déjà donné indépendamment de tout ce que je peut penser. Ce sont cette identification finalement arbitraire du réel avec l'individu humain et l'individualisme transcendantal auquel elle aboutit qu'il s'agit de congédier, afin de séparer définitivement le réel de l'être. Le réel n'est rien – ce qui ne veut surtout pas dire qu'il soit le néant du pour-soi trouant la plénitude de l'en-soi

(Sartre). En définitive, c'est parce que le réel n'est pas amarré à l'instance humaine qui lui sert de support nominal qu'il n'y pas « autant » d'effectuation du réel que d'instances humaines. Le réel ne s'effectue pas « une fois chaque fois » en fonction d'une multiplicité finalement rien qu'empirique d'êtres (soit-disant) humains, mais bien *nulle fois pour rien* : c'est précisément en libérant l'intelligence-(du)-réel de son assise bio-phénoménologique qu'on liquide l'homme *une fois pour toutes*.